

Dossier - Le rôle de la culture

Lesechos.fr - Le 29 avril 2009

Denis Kessler : « La culture générale fonde le management humain »

Denis Kessler est le PDG de Scor, groupe français de réassurance (assurance des sociétés d'assurance).

Quelle place pour la culture en entreprise ?

La culture générale est d'abord un perfectionnement de soi, un attrait de la personnalité, un élément clef du capital humain. Elle n'est pas directement utile à l'exercice de la profession, au sens instrumental de l'utilité : il n'est pas utile à la charpenterie ou à la gestion financière d'avoir une connaissance approfondie de la philosophie kantienne, des Opéras de Wagner, ou de la peinture impressionniste. Cela étant, la culture est un élément déterminant de la vie en société, donc du comportement humain dans les relations de travail que l'on pratique au quotidien, avec ses collaborateurs, ses clients, ses fournisseurs, ses actionnaires. Un individu disposant d'une culture générale sera probablement plus capable de se comporter dans une entreprise confrontée à la société globale, multipolaire, métissée ou "nomade" qu'une personne ne disposant que de la compétence d'adaptation à son métier. Rappelons quelques caractéristiques de la culture générale, portable, patrimoniale, transmissible et illimitée : la culture générale est "portable" car elle appartient définitivement à l'individu, qui peut l'emporter en quelque sorte avec lui lorsqu'il change d'entreprise. La culture générale est "patrimoniale" : il faut l'accumuler dans le temps et l'entretenir sans cesse. La culture générale est "transmissible" : on l'apprend d'autrui, on la transmet à autrui. La culture générale est illimitée : elle ne cesse de s'élargir. On pourrait enfin dire que la culture générale ne s'oppose jamais à une culture particulière. Chacun peut choisir un domaine de prédilection, la poésie moderne, ou la musique baroque, le cinéma noir ou les naines blanches, tout en s'intéressant aux autres dimensions de la vie sociale, artistique, politique, économique, etc. La culture générale est affaire d'humilité : quel que soit son niveau de culture générale, au terme de sa vie, on restera un grand ignorant...

La culture générale peut-elle constituer un atout dans la vie professionnelle ?

La culture générale est assimilable à un humanisme éclairé : pour l'acquérir il faut être à l'écoute des autres, accepter le dialogue, s'ouvrir l'esprit. Pour la partager, il faut faire acte de pédagogie, faire un effort de conviction, de respect mutuel. C'est ce qui fonde le management humain, et bien souvent structure les relations commerciales durables fondées sur la confiance, qui est la caractéristique fondamentale des marchés. Adam Smith avait coutume de dire que le marché commençait avec la loyauté. Le commerce des idées, qui permet la diffusion de la culture générale dans en société donnée, a quelques analogies avec le commerce des biens et des services, qui suppose des échanges permanents, renouvelés, égaux !

Prenons un exemple d'utilité de la culture générale pour un économiste : s'il connaît l'histoire, il sera capable de mieux interpréter les faits contemporains. Je suis frappé de la qualité et de la pertinence des analyses actuelles de la crise et des propositions de solutions, toutes clairement inspirées d'une connaissance et d'une analyse approfondie de la crise de 1929.

J'insisterai aussi sur le fait que la culture générale est d'abord une ouverture à la diversité du monde et que, dans les entreprises multipolaires, plurinationales, globales, elle est indispensable à la conduite et au fonctionnement des organisations. Apprendre, comprendre, connaître les civilisations chinoise, japonaise, indienne si éloignées de nos schémas référentiels est évidemment facteur d'efficacité dès aujourd'hui et demain plus encore. Connaître l'histoire des religions est indispensable à qui veut développer des activités financières aujourd'hui dans le monde. Et lire des romans venant des quatre coins de la planète permet de comprendre le comportement et les attentes de ses clients ou de ses collaborateurs.

J'ajoute enfin que la connaissance des sciences sociales - anthropologie, ethnologie, sociologie, psychologie, philosophie, etc. - est d'une grande utilité pour la compréhension de toute entreprise. Il y a souvent plus de ressemblances entre les comportements tribaux observés par les anthropologues et les comportements observés dans les entreprises qu'on le prétend ! Le potlatch existe dans les organisations comme dans les tribus indiennes, le don et le contre don également, la recherche du bouc émissaire certainement...

1- potlatch : Cérémonie, pratiquée notamment par les tribus indigènes d'Amérique du Nord, au cours de laquelle des clans ou des chefs de clans rivalisent de prodigalité, soit en détruisant des objets, soit en faisant des dons au rival qui est contraint à son tour à donner davantage.

En décidant, fin 2011, de supprimer l'épreuve de culture générale au concours d'entrée de Sciences Po dès 2013, Richard Descoings lançait la polémique. Depuis, le débat s'emballe. Source d'inégalités, outil à fabriquer des élites ? Au contraire ! Deux femmes de lettres répondent à notre soif de connaissance. Marie Desplechin est auteure pour la jeunesse, romancière ; Danièle Sallenave est académicienne, agrégée de lettres, elle a écrit « Nous, on n'aime pas lire ou Sibir, Moscou-Vladivostok » (éd. Gallimard).

Madame Figaro. - Pourquoi, selon vous, la suppression de l'épreuve de culture générale de certains concours provoque un tel tollé ?

Marie Desplechin. - C'est la vraie question... Car, au fond, il n'y a pas de drame à ôter une épreuve qui consiste à demander à un futur étudiant de Sciences Po qui vient de passer son bac avec six mois de philo dans les jambes d'écrire une dissertation sur la beauté ou sur l'amour... Il y a de fortes chances que sa copie soit un ramassis de sottises ou de lieux communs. Ce n'est donc pas ce débat-là qui enflamme les esprits mais bien un autre. Lequel ?

Danièle Sallenave. - Je partage l'interrogation de Marie. L'hostilité à l'égard de la culture générale est troublante : c'est elle qui aide à devenir adulte et à se développer toute la vie. D'un autre côté, cette culture générale recouvre, par définition, tous les domaines, l'art, la géographie, l'histoire... et on peut donc craindre que la familiarité avec ces sujets-là ne soit plus grande chez les enfants de bourgeois ou d'intellectuels, où ils seraient plus souvent évoqués, que chez les enfants de milieux moins favorisés. Mais plutôt que de vouloir supprimer la culture générale, pourquoi ne pas envisager d'en donner les bases à tous ? Si l'école faisait correctement son travail, on ne serait pas en train de se demander si elle est, oui ou non, discriminante.

Comment la définiriez-vous ?

M. D. - Pour moi, c'est l'idée que l'on se fait de ce qu'il serait de bon ton de savoir. C'est la croyance partagée dans un bagage nécessaire, un consensus un peu arbitraire.

D. S. - La culture générale, ce n'est pas de savoir qui a écrit Antigone ou d'avoir lu La Chartreuse de Parme. Ni de bien distinguer Monet de Manet. Mais plutôt d'avoir réfléchi à la question des droits de l'homme, des droits de la femme, au totalitarisme, à la démocratie, aux problèmes de pollution, de pauvreté, aux institutions. C'est un solide bagage qui permet de se situer face aux grandes questions personnelles et collectives. C'est à l'école d'en donner les rudiments.

La culture générale, pour vous, est-ce du luxe ?

D. S. - Absolument pas. C'est ce qui permet de se situer dans le monde. C'est ce qui cimente une nation. Elle permet de sortir de l'enfermement. Un enfant, autrefois, était enfermé dans le village, l'école, la maison, la cure. Aujourd'hui, il est enfermé dans la cité avec ses cassettes pornos – oui, ils me le disent, ils sont très libres – et ses jeux vidéo. Il n'a pas de vision sur le vaste monde. On a donné ce sujet au concours d'entrée de gardien de la paix : « Marie Curie a eu le prix Nobel en 1911 mais elle n'avait pas le droit de voter. Qu'en pensez-vous ? » C'est un très bon sujet de réflexion. Vous comprenez, pour moi, avoir de la culture générale, c'est « en avoir dans le chou ». C'est avoir du « gingin », comme disait ma grand-mère. De la jugeote. Pour ça, il faut pouvoir comparer, donc avoir le plus de références possible dans tous les domaines.

« Etre cultivé, à quoi ça sert ? »

Par Elvira Masson (L'Express), publié le 14/12/2011 à 08:00

La question "Ça sert à quoi ?" en appelle immédiatement une autre : "Pourquoi faudrait-il que cela serve à quelque chose?" Question bateau d'épreuve philo du bac, peut-être, mais, l'époque étant ce qu'elle est, où individualisme et rentabilité sont les deux principaux moteurs d'un monde qui ne prend plus guère le temps d'apprendre ni de réfléchir, il n'est pas absurde de se la poser. Les langues contemporaines fourchent ou méprennent, c'est selon - on se souvient du "Zadig et Voltaire" de Frédéric Lefebvre [secrétaire d'Etat au Commerce], du plus récent "Barthès" prononcé par Nicolas Sarkozy en lieu et place de Barthes. Qui tendraient à prouver que l'on peut devenir ministre ou président de la République sans être littéraire, et, partant, cultivé. Et qu'ainsi, à la question posée, on pourrait, cyniquement, répondre : "A rien." Le paradoxe étant qu'"il existe peu de pays où le péché de carence de culture générale suscite de si nombreuses et virulentes réactions", fait remarquer Normand Baillargeon. Selon lui, nous nageons dans des eaux paradoxales : la culture est perçue comme un vernis dont on doit se doter le plus rapidement possible, sous peine d'être socialement inapte; dans le même temps, elle est soupçonnée d'être excluante, "occidentaloctriniste" et essentiellement misogyne, car oublieuse d'une énorme partie de ce qui fait les lettres et l'art au féminin. « Pour aggraver les choses, certains départements universitaires sont menacés de

fermeture », rappelle-t-il. "Faire ses humanités", au sens où l'entendait l'école de la République, est une expression aussi désuète que décalée, se lamente Alain Finkielkraut depuis des décennies. Nos aînés ne cessent de pleurer un niveau de culture générale tristement tiré vers le bas. Le système scolaire s'est en effet tellement "massifié" que ce ne peut être qu'au prix de concessions sur l'exigence.

Points de vue

Alain Rey, écrivain

« La question n'est pas banale, car, dans la civilisation des valeurs matérielles qui est la nôtre, quelle peut être la place de la culture ? Elle participe à ce qui est légué dans notre patrimoine. Elle sert à obtenir des plaisirs, des satisfactions, des consolations qui ne pourront jamais s'acheter. Mais la culture n'apporte pas l'intelligence. On peut être très cultivé et con comme la lune (les snobs) ! Je connais, à l'inverse, un paysan qui n'est jamais sorti de son canton et qui est l'homme le plus intelligent qui soit. La vraie culture n'est pas à la mode, elle est détachée des valeurs des petits groupes dominants. »

Mona Ozouf, historienne, auteur de *La Cause des livres* (Gallimard)

« A quoi sert d'être cultivé ? A habiter des époques révolues et des villes où l'on n'a jamais mis les pieds. A vivre les tragédies qui vous ont épargné, mais aussi les bonheurs auxquels vous n'avez pas eu droit. A parcourir tout le clavier des émotions humaines, à vous éprendre et vous déprendre. A vous procurer la baguette magique de l'ubiquité. Plus que tout, à vous consoler de n'avoir qu'une vie à vivre. Avec, peut-être, cette chance supplémentaire de devenir un peu moins bête, et en tout cas un peu moins sommaire. »

Citations

- « Un langage commun pour nous préserver d'un retour à la barbarie. » Jacques Rigaud
- « Renoncer à penser, c'est renoncer à être un homme. » Hannah Arendt, la crise de la culture
- « Quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver. » Joseph Goebbels
- « Se cultiver, c'est devenir ce qu'on est. » Charles Peguy
- « La culture, c'est ce qui demeure dans un homme lorsqu'il a tout oublié. » Edouard Herriot
- « La culture ne s'hérite pas, elle se conquiert. » André Malraux

Video

Les Deschiens « Yourcenar » : <http://www.youtube.com/watch?v=t7poVtBve3k>

Un exemple d'exposé de culture générale : Eric Cobast sur l'Etudiant

<http://www.letudiant.fr/etudes/classes-prepa/reussir-sa-prepa-hec-avec-eric-cobast-13526/cours-de-culture-generale-en-video-ce-que-societe-veut-dire-14401.html>

Fiches de culture générale :

- sur L'Etudiant.fr : <http://www.letudiant.fr/boite-a-docs/fiches/matiere-culture-generale.html>
- le blog d'Emmanuel Proust : <http://culture.generale.over-blog.com>

La culture en question

Fanck Lepage, Inculture 2

<http://www.youtube.com/watch?v=YTSDeVquHks>

et <http://www.youtube.com/watch?v=dRwvO4OmkVQ>

Textes complémentaires

Emile ZOLA, *L'Assommoir*, 1877

La nudité sévère de l'escalier les rendit graves. Un huissier superbe, en gilet rouge, la livrée galonnée d'or, qui semblait les attendre sur le palier, redoubla leur émotion. Ce fut avec un grand respect, marchant le plus doucement possible, qu'ils entrèrent dans la galerie française.

Alors, sans s'arrêter, les yeux emplis de l'or des cadres, ils suivirent l'enfilade des petits salons, regardant passer les images, trop nombreuses pour être bien vues. Il aurait fallu une heure devant chacune, si l'on avait voulu comprendre. Que de tableaux, sacrédié ! ça ne finissait pas. Il devait y en avoir pour de l'argent. Puis, au bout, M. Madinier les arrêta brusquement devant le Radeau de la Méduse; et il leur expliqua le sujet. Tous, saisis, immobiles, ne disaient rien. Quand on se remit à marcher, Boche résuma le sentiment général: c'était tapé.

Dans la galerie d'Apollon, le parquet surtout émerveilla la société, un parquet luisant, clair comme un miroir, où les pieds des banquettes se reflétaient. Mademoiselle Remanjou fermait les yeux, parce qu'elle croyait marcher sur de l'eau. On criait à madame Gaudron de poser ses souliers à plat, à cause de sa position. M. Madinier voulait leur montrer les dorures et les peintures du plafond; mais ça leur cassait le cou, et ils ne distinguaient rien. Alors, avant d'entrer dans le salon carré, il indiqua une fenêtre du geste, en disant :

« Voilà le balcon d'où Charles IX a tiré sur le peuple. »

Cependant, il surveillait la queue du cortège. D'un geste, il commanda une halte, au milieu du salon carré. Il n'y avait là que des chefs-d'œuvre, murmurait-il à demi-voix, comme dans une église. On fit le tour du salon. Gervaise demanda le sujet des Noces de Cana; c'était bête de ne pas écrire les sujets sur les cadres. Coupeau s'arrêta devant la Joconde,* à laquelle il trouva une ressemblance avec une des ses tantes. Boche et Bibi-la-Grillade ricanaient, en se montrant du coin de l'œil les femmes nues; les cuisses de l'Antiope surtout leur causèrent un saisissement. Et, tout au bout, le ménage Gaudron, l'homme la bouche ouverte, restaient béants, attendris et stupides, en face de la Vierge de Murillo.

Le tour du salon terminé, M. Madinier voulut qu'on recommençât ; ça en valait la peine. Il s'occupait beaucoup de madame Lorilleux, à cause de sa robe de soie ; et, chaque fois qu'elle l'interrogeait, il répondait gravement, avec un grand aplomb. Comme elle s'intéressait à la maîtresse du Titien, dont elle trouvait la chevelure jaune pareille à la sienne, il la lui donna pour la Belle Ferronnière, une maîtresse d'Henri IV, sur laquelle on avait vu un jour un drame, à l'Ambigu.

Puis, la noce se lança dans la longue galerie où sont les écoles italiennes et flamandes. Encore des tableaux, toujours des tableaux, des saints, des hommes et des femmes avec des figures qu'on ne comprenait pas, des paysages tout noirs, des bêtes devenues jaunes, une débandade de gens et de choses dont le violent tapage de couleurs commençait à leur causer un gros mal de tête. M. Madinier ne parlait plus, menait lentement le cortège, qui le suivait en ordre, tous les cous tordus et les yeux en l'air. Des siècles d'art passaient devant leur ignorance ahurie, la sécheresse fine des primitifs, les splendeurs des Vénitiens, la vie grasse et belle de lumière des Hollandais. Mais ce qui les intéressait le plus, c'étaient encore les copistes, avec leurs chevalets installés parmi le monde, peignant sans gêne; une vieille dame, montée sur une grande échelle, promenant un pinceau à badigeon dans le ciel tendre d'une immense toile, les frappa d'une façon particulière. Peu à peu, pourtant, le bruit avait dû se répandre qu'une noce visitait le Louvre; des peintres accouraient, la bouche fendue d'un rire; des curieux s'asseyaient à l'avance sur des banquettes, pour assister commodément au défilé ; tandis que les gardiens, les lèvres pincées, retenaient des mots d'esprit. Et la noce, déjà lasse, perdant de son respect, traînait ses souliers à clous, tapait ses talons sur les parquets sonores, avec le piétinement d'un troupeau débandé, lâché au milieu de la propreté nue et recueillie des salles.

Michel SERRES, *Le Tiers-Instruit*, 1991

Michel SERRES, né en 1930 à Agen, philosophe et écrivain français, passé de l'Ecole navale à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Professeur à Stanford University aux USA. Elu à l'Académie Française en mars 1990 au fauteuil d'Edgar Faure.

Aucun apprentissage n'évite le voyage. Sous la conduite d'un guide l'éducation pousse à l'extérieur. Pars : sors. Sors du ventre de ta mère, du berceau, de l'ombre portée par la maison du père et des paysages juvéniles. Au vent, à la pluie : dehors manquent les abris. Tes idées initiales ne répètent que des mots anciens. Jeune : vieux perroquet. Le voyage des enfants, voilà le sens nu du mot pédagogie. Apprendre lance l'errance.

Eclater en morceaux pour se lancer sur un chemin à l'issue incertaine demande un tel héroïsme que

l'enfance surtout en est capable et qu'il faut, de plus, la séduire pour l'y engager. Séduire : conduire ailleurs. Bifurquer de la direction dite naturelle. Aucun geste de la main qui tient une raquette ne poursuit une attitude que le corps prendrait spontanément, nul mot anglais n'émane d'une forme qu'une bouche française esquisserait à l'aise, des yeux grands ouverts ne suit aucune idée de la géométrie, ni le vent ni les oiseaux ne nous enseignent la musique... reste à prendre le corps, la langue ou l'âme à rebrousse-pli. Bifurquer, obligatoirement, cela veut dire s'engager sur un chemin de traverse qui conduit en un lieu ignoré. Surtout, ne jamais prendre la route à l'aise, traverser plutôt la rivière à la nage.

Partir. Sortir. Se laisser un jour séduire. Devenir plusieurs, braver l'extérieur, bifurquer ailleurs. Voici les trois premières étrangetés, les trois variétés d'altérité, les trois premières façons de s'exposer. Car il n'y a pas d'apprentissage sans exposition, souvent dangereuse, à l'autre. Je ne saurai jamais plus qui je suis, d'où je viens, où je vais, par où passer. Je m'expose à autrui, aux étrangetés.

Par où, voici la quatrième question, posée à nouveaux frais. Le guide temporaire, l'instituteur connaissent le lieu où ils emmènent l'initié, qui l'ignore maintenant et, en son temps, le découvrira. Cet espace existe, terre, ville, langue, geste ou théorème. Le voyage y va. Mais la course suit des courbes de niveau, selon son allure ou un profil qui dépend à la fois des jambes du coureur et du terrain qu'il traverse, pierrier, désert ou mer, marais ou paroi. Il ne se hâte pas, d'abord, au but, vers la cible, tendu en direction de sa finalité. Non, le jeu de pédagogie ne se joue point à deux, voyageur et destination, mais à trois. La tierce place intervient, là, en tant que seuil du passage. Or cette porte, ni l'élève ni l'initiateur n'en savent le plus souvent la place ni l'usage.

SEMPE



- Maintenant, je voudrais vous poser la question que doivent se poser tous nos spectateurs : Comment votre concept onirique à tendance kafkaïenne coexiste-t-il avec la vision sublogique que vous vous faites de l'existence intrinsèque ?

MONTAIGNE, *Les Essais*, « Des Cannibales », 1580

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits, que nature de soi et de son progrès ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. [...] Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres.

STS - Evaluation

Dégager la thèse et les arguments, comparer des textes

Questions

- 1- Qui parle dans le passage entre crochets (l.4 à 6) ? - 1 pt
- 2- Dans le 2^e §, quelle figure de style l'auteur utilise-t-elle pour exposer son point de vue ? - 1 pt
- 3- Souligner en bleu les marques de son implication, puis encadrer les articulations logiques et souligner en rouge les principales idées. - 3 pts
- 4- Indiquer le sujet général abordé ici par J. De Romilly, puis, dans une phrase complète avec un verbe, reformuler nettement la thèse qu'elle défend. - 3 pts
- 5- Dans un paragraphe soigneusement rédigé (environ 15 lignes), vous comparerez le point de vue de J. De Romilly avec les autres textes sur l'importance de la culture : quelles idées partage-t-elle avec les autres auteurs ? Comment les complète-t-elle ? - 12 pts

Jacqueline DE ROMILLY, *L'Enseignement en détresse*, 1984

Jacqueline de Romilly, normalienne et agrégée des lettres, première lauréate du concours général, première femme à entrer au Collège de France, publie après 50 ans d'enseignement ce cri de désespoir : L'Enseignement en détresse. « Quand on voit craquer de partout une institution à laquelle on a consacré sa vie, on n'a le choix qu'entre le désespoir et la protestation. J'ai choisi la protestation et le témoignage. »

- Le monde actuel est complexe, changeant. L'idée du législateur semble être qu'il faut donc faire à ces complexités et à ces changements la plus grande place possible, afin d'y habituer les jeunes en leur enseignant les données : les données sociales, en premier lieu, évidemment, et aussi les données politiques, techniques – en bref, l'actualité. [Cela leur plaira plus, les intéressera plus, dans la mesure où l'enseignement rejoindra la presse, la télévision, les débats de la table familiale ou du groupe syndical. Ils ne seront pas désorientés, parce qu'ils seront immédiatement insérés, jetés dans le bain.]
- 5 Je voudrais plaider, de toute mon âme, pour une démarche exactement inverse. Je crois que la force de tout enseignement par rapport aux « événements qui font l'histoire du monde » est d'imposer aux esprits un détour. Si l'on veut s'orienter convenablement, dans une promenade au cours de laquelle on doit retrouver son chemin, il faut prendre, en pensée, du recul. Il faut se retourner, voir d'où vient le chemin que l'on est en train de parcourir et où sont les repères, recourir à une carte, sur laquelle le paysage confus, masqué de buissons et d'arbres, d'ombres et de creux, se ramène à un tracé schématique, couvrant un horizon bien plus étendu et qui soudain rend compte du paysage. Il en va de même dans les choses de l'esprit.
- 10
- 15 Complexe, notre société ? Ô combien ! Mais dans ce cas, pour l'appréhender, pour la comprendre, pour en comprendre les problèmes et les tendances, il faut précisément faire le détour et apprendre à connaître d'autres sociétés plus simples. Je crois que, dans l'ordre des conduites humaines, les problèmes peuvent être posés avec une force accrue, lorsque se découvre, au niveau de la famille ou de la cité, le premier exemple éclatant d'un dilemme humain : la mort d'Antigone et la mort de Socrate
- 20 aident à comprendre l'héroïsme et à le sentir sans sa simplicité absolue.
- École vient d'un mot grec signifiant loisir. L'étude doit être à la pause féconde et enrichissante où l'on s'arme pour la vie et pour la réflexion, et où l'on entre en possession de tout un trésor humain, que plus tard on n'aura plus, en général, ni le temps ni l'occasion de découvrir. Peu importe que les jeunes, au sortir de l'université, soient un peu hors du temps, un peu trop entourés d'amis tels que Socrate ou
- 25 Descartes, Antigone ou Ruy Blas, Virgile ou Rimbaud : la télévision, la radio, le cinéma, rétabliront, toujours bien assez vite, l'équilibre. Mais si ce sont juste de petits énarques ou de petits syndiqués bien au courant des dernières réglementations et du cours des monnaies, qui rétablira l'équilibre ? Pour tout, il faut du temps, et des exercices austères. Il est besoin de ce qui paraît être inutile et inactuel. C'est cela que l'on appelle la culture, au sens actif du terme.

Aide à la rédaction pour Q-5 : 1) Je rappelle la thèse de J. De Romilly : « Dans son texte sur... J. De Romilly montre que / expose / défend l'idée que... », « Pour / Selon J. De Romilly, la culture... »

2) Je rapproche sa thèse de celle d'un (ou de plusieurs) autre(s) auteur(s) : « Un tel jugement est également défendu par...X », « Nous constatons que son point de vue rejoint celui de Y... », « Cette thèse est partagée par Z... **3) dans la foulée, je précise les idées des autres auteurs :** « ...qui affirme / développe / explique / conteste / met en évidence... » **4) puis je tente des rapprochements ou établis des différences avec les idées de J. De Romilly.**